

1

Un couple de pigeons allait et venait sur mon balcon, dans une cadence incessante qui me tombait sur les nerfs, tout en me ramenant à ce pourquoi j'étais ici, au Québec : à Bruxelles, ma mère nourrissait trop les pigeons.

J'ai commencé la journée en ronchonnant. D'abord, encore une fois, j'avais mal dormi sur ce divan dont les ressorts me malmènent le corps. Au réveil, je me suis demandé à trois reprises si j'allais être capable de me lever et d'amorcer ma journée. Ensuite, il a fallu que je nettoie le plancher parce que Gustave avait renversé son bol de lait, probablement au cours d'un jeu de bouffon dans lequel il se battait contre une souris imaginaire. En plus, en regardant vers la porte-fenêtre, j'ai constaté que la tempête qui avait débuté dans la nuit se poursuivait de plus belle, alourdissant ainsi mon humeur massacrant. Bourrasques de vent, rafales, accumulation de neige : je devais accélérer la cadence des tâches à faire le matin pour ne pas être en retard au boulot.

Enfin, quand j'ai voulu ouvrir le réfrigérateur afin de prendre le lait pour le café, le calendrier sur le réfrigérateur m'a rappelé que nous étions le 14 février.

Une autre célébration idiote et commerciale. Et je la traverserais seul.

Je suis tout de même parvenu à entreprendre cette journée. Comme d'habitude, j'ai lissé les plis du coussin qui me servait d'oreiller, j'ai choisi un chandail et un pantalon, j'ai pris une douche rapide, j'ai séché mes cheveux sur le balcon, à la serviette (pour éviter qu'ils ne tombent sur le carrelage blanc), j'ai passé la serpillière sur le plancher de la cuisine mouillé par la neige qui était entrée pendant que je me séchais les cheveux, j'ai nourri le chat, je me suis grillé un morceau de pain tranché et j'ai jeté le papier absorbant qui m'a servi d'assiette, j'ai astiqué le couteau sali par la *pâte de cacahouètes*, j'ai passé un coup de balai dans la cuisine, j'ai enlevé un à un les poils du chat qui traînaient sur son paillason, j'ai remplacé les bougeoirs sur le manteau de cheminée du faux foyer, je les ai remplacés encore, je les ai regardés et remplacés une dernière fois, j'ai pensé à ma vieille mère, j'ai mis mon manteau, mes bottes, mon écharpe et ma casquette, je me suis regardé dans la glace pour constater que mes quarante-neuf années pesaient lourd sur mon visage, puis je suis sorti.

Dans la tempête.

Les écoles étaient fermées, les services de garde et les commissions scolaires aussi, mais, évidemment, on ne fermait pas les hôpitaux.

À Bruxelles, l'hiver est gris et pluvieux mais au moins, quand on prend le métro le matin, on ne salit pas le bas de son pantalon parce qu'il trempe dans la neige et le calcium. On ferme son parapluie, on le secoue un peu, et on entre sec et propre dans un métro sec et propre.

Je ne m'habituerai jamais.

Je me suis tout de même rendu à l'hôpital et j'ai commencé mon quart de travail. Pour la première fois, j'étais rentré au boulot avec un sentiment de réconfort. Lorsque j'avais refermé la porte derrière moi, j'avais mis la tempête aux oubliettes et savouré la chaleur qui émanait du conduit d'aération.

Aujourd'hui, je n'ai rien trouvé d'intéressant dans les dossiers. J'ai donc passé toute la matinée à classer, à entrer des données sur l'ordinateur central, à organiser les horaires des partiels et à râler contre la petite nouvelle qui écoute sa musique dans un baladeur et qui n'entend jamais les ordres que je lui donne. À l'heure du dîner, j'ai sorti mon sandwich de la poche de mon manteau et je suis monté à la cafétéria.

Je me suis assis par hasard aux côtés de deux infirmières qui discutaient d'un patient admis d'urgence

la nuit dernière pour une crise bizarre, disaient-elles. Toujours pas diagnostiqué, son problème lui avait fait éclater les lèvres, enfler le visage et avait provoqué des œdèmes autour de ses yeux, sur ses mains et même, semblait-il, à l'intérieur de son larynx. Après m'être facilement figuré les images d'horreur qui accompagnaient la description des infirmières, j'ai pensé que le système médical était idiot. Visiblement, ce patient avait été victime d'une allergie et il fallait, *ipso facto*, l'envoyer en dermato lui faire passer des tests. Pourtant, après tant d'années d'expérience en milieu hospitalier, je me permettais de croire que ces précautions avaient été prises et qu'en l'occurrence les tests n'avaient pas donné de résultats concluants.

J'ai attendu que les infirmières mentionnent le nom du malade, mais elles ont changé de sujet pour converser sur celui du jour : la Saint-Valentin. Alors, au lieu d'écouter les « Je me demande ce que fera mon mari », « Le mien ne fait jamais rien » et « J'ai bien envie d'enfiler ce dessous, tu vois, celui que j'ai acheté en solde après Noël », je suis monté en dermato pour trouver ce fabuleux patient.

Je déteste déambuler dans les couloirs de l'hôpital. Chaque fois, c'est la même chose : nausée, étourdissements, la vue qui s'embrouille. Je préfère de loin utiliser les escaliers vers les archives, y descendre et y demeurer jusqu'à la fin de la journée. Le sous-sol des archives est un endroit rassurant et surtout paisible. Personne n'y vient, sauf les employés. Même les bruits de l'hôpital y sont inaudibles, c'est le silence absolu.

J'interdis qu'on allume la radio et je grogne à mi-voix quand j'entends un employé siffler.

J'ai monté les quatre étages qui séparent la cafétéria de la dermatologie. Je n'ai pas pris l'*escalator*, car celui-ci s'arrête trop souvent du fait qu'il embarque trop de monde. Et l'odeur devient intolérable. J'ai donc pris les escaliers, les quatre-vingt-quatre marches, et je suis arrivé dans l'un des corridors bleus – j'ai déjà lu quelque part que le bleu symbolise l'immortalité – qui menait, celui-ci, au service que je cherchais. Sur mon chemin, j'ai rencontré Étienne, un jeune infirmier qui drague toutes les femmes et qui passe son temps à inventer des raisons futiles pour se rendre aux archives afin de faire les beaux yeux à la petite nouvelle.

— Ça va, Auguste? Est-ce que ta Belgique te manque?

— Mais oui, mais oui, ça va... Non, elle ne me manque pas, « ma » Belgique.

Oui, elle me manque, « ma » Belgique, pas la peine de tourner le fer dans la plaie! Elles me manquent ces quelques journées de janvier où, parfois, le mercure grimpe à quatorze degrés. Même s'il fait gris, cette température est beaucoup plus agréable qu'une tempête de neige qui arrête le temps, et fait rager les travailleurs de la ville. Enfin.

Quand je suis arrivé au poste des infirmières, j'ai fureté tranquillement dans les dossiers sur le comptoir principal. Il n'y avait que Monique, une grosse infirmière

qui dormait son petit quart d'heure de l'après-midi. En jetant un coup d'œil rapide, je me suis aperçu que j'étais invisible tellement tout le monde était occupé autour de moi. Je pouvais entrer à l'intérieur du poste et vérifier que mon patient s'y trouvait. Seule Monique ronflait silencieusement, les rideaux fermés créaient un éclairage tamisé et les dossiers se trouvaient tous au même endroit, au poste de triage. Avec un peu de chance, j'allais trouver « mon homme ».

Fallait-il que je sois curieux de rencontrer cet homme aux œdèmes monstrueux. Cette curiosité finirait par me tuer. Depuis ce premier événement, en Belgique, cette manière d'observer les gens est devenue pour moi une façon d'appréhender le monde en général, de le voir dans sa vulnérabilité, et de me convaincre que le mal est partout, pas seulement dans ma maison, contrairement à ce que je pensais enfant. La misère des hommes n'est pas visible à l'œil nu, l'hypocrisie et l'orgueil font d'eux des êtres parfaits lorsqu'ils se trouvent dans une foule ou devant l'autre. En Belgique, j'avais une tante qui semblait toujours au-dessus de la réalité, réalité qui, par exemple, rattrapait ma mère et la rendait triste, sévère et aigrie. Cette tante Sylvia venait nous rendre visite tous les dimanches. Elle apportait avec elle des fleurs de son jardin lorsque l'été lui rendait les semences du printemps, toujours elle me donnait une boîte de caramels au sel, et chaque fois elle passait une heure à faire râler ma mère avec sa bonne humeur, sa joie de vivre et un discours lumineux louant la beauté de la

vie. Sylvia était ma tante préférée, j'aurais voulu qu'elle soit ma mère. Un dimanche, alors que l'annonce de son départ m'avait rendu triste et abattu à l'idée de me retrouver seul avec maman, j'ai attendu l'heure du coucher et je suis sorti par la fenêtre de ma chambre. J'ai foncé chez Sylvia, qui habitait aussi le quartier de Schaerbeek, mais, arrivé tout près de la maison, l'image aperçue à travers la fenêtre de la salle à manger m'a figé sur place. Ma grosse tante était assise à la table, un verre d'alcool entre les mains, la bouteille à moitié vide devant elle. Elle portait une vieille robe de nuit qui transformait radicalement la fière image arborée habituellement. Son ventre étirait le tissu au motif fleuri et semblait pendouiller sur l'amorce de ses cuisses découverte par la robe de nuit trop courte. Les cheveux défaits et en bataille, Sylvia affichait un air de déception, de tristesse amère, et l'univers que j'avais créé autour d'elle depuis le début de mon enfance était anéantie par cette nouvelle vision. Je suis resté à la regarder terminer sa bouteille durant une grande partie de la nuit, en tentant vainement de contrôler les sanglots qui égratignaient ma gorge d'enfant. La découverte que ma mère ne soit pas la seule à être si mauvaise consolait ma tristesse d'être son fils, mais la cassure était telle que je souffrais de cette face cachée de ma tante Sylvia. À un moment donné, celle-ci s'est levée pour marcher un peu ; elle titubait, se parlait à voix haute, semblait tantôt en colère, tantôt accablée. Ce tableau atrabilaire allait provoquer une habitude que je garderais à vie : j'avais un besoin immense de voir la véritable face des gens. Et ce pouvoir que je me conférais,

celui de regarder sans être vu, me donnait un sentiment de divinité tout à coup doucereux, comme un baume sur mon propre chagrin...

Trouver le dossier d'un homme dont on ne connaît que les symptômes d'une crise inconnue est particulièrement ardu. Mais je savais que le doute des médecins les porterait à prendre des photos et, ainsi, je reconnaîtrais rapidement celui que je cherchais par les œdèmes sur son visage.

Comme d'habitude, pas de chance. Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur la vingtaine de dossiers empilés, je n'avais toujours pas trouvé. Il me fallait donc longer les couloirs et regarder dans les casiers, à l'entrée des chambres. S'il reposait encore là, je le découvrirais. Sinon, j'allais devoir attendre que le dossier revienne aux archives et cela agaçait ma patience.

En parcourant le couloir du service, j'évitais de regarder à l'intérieur des chambres, de peur de tomber sur un monstre qui déclencherait en moi ma peur incontrôlable d'attraper sa maladie.

Tous les parfums d'Arabie ne pourront adoucir cette petite main.

C'est ainsi qu'en marmonnant, je suis arrivé à repérer le fameux dossier.